

<i>ACTA CLASSICA</i> <i>UNIV. SCIENT. DEBRECEN.</i>	<i>XLII.</i>	<i>2006.</i>	<i>p. 207–222.</i>
--	--------------	--------------	--------------------

**FINIS DE SIÈCLE, SIÈCLES DE FIN :
LE PASSÉ (DÉS)ENCHANTÉ
OU L’IMPOSSIBILITÉ HISTORIQUE¹**

PAR PASCALE HUMMEL

Le XIX^e siècle existe-t-il ? («Giebt es denn ein 19. Jahrhundert ?»), voilà la question que se pose F. Nietzsche dans un fragment des années 1884-1885². Le temps a priori n’est pas donné, précise-t-il plus loin dans le même corpus («Die Zeit ist nicht a priori gegeben»³). C’est que son époque est fière de son sens de l’histoire («Unser Zeitalter ist stolz auf seinen historischen Sinn...», *Le crépuscule des idoles*, 1895⁴). L’histoire est le *sens* que la philosophie allemande depuis Hegel confère au temps vécu par un monde transformé depuis son entrée dans la modernité. Ce sens est avant tout une pensée («Sinn») ; il ne donne aucune direction et ne propose pas vraiment d’interprétation. Il s’impose, voire se surimpose, à la somme des événements observables et consignés. L’époque à laquelle Nietzsche écrit prend acte de l’amoncellement des faits et de la nécessité de les ordonner selon une logique autre que celle avancée par la vision théologique d’une histoire orientée vers une fin. À l’idée de direction significative, c’est-à-dire de visée prospective, le XIX^e siècle ajouta celle de visée rétrospective. L’effort méthodique et nouveau que l’Allemagne déploya pour s’approprier le passé se manifesta par une curiosité sommative, voire holistique, pour toutes les traces de l’antiquité classique. En vue de se donner une direction propre, cette jeune nation trouvait dans l’histoire achevée d’une époque constituée en absolu de perfection le fondement ontologique à l’édification raisonnée de sa propre identité. L’appropriation presque mythologique de l’antiquité s’accompagna de l’idéalisation normative du sens que par

¹ Version écrite de la communication donnée à l’EHESS (centre Gernet) le 22 avril 2003, dans le cadre du séminaire *La conjugaison des anciens* de S. Taussig et L. Yilmaz.

² Nachgelassene Fragmente Herbst 1884 bis Herbst 1885. Berlin-New York 1974.

³ P. 212.

⁴ Der Fall Wagner. Götzen-Dämmerung. Nachgelassene Schriften (August 1888-Anfang Januar 1889) : Der Antichrist. Ecce Homo. Dionysos-Dithyramben. Nietzsche contra Wagner. Berlin 1969, p. 206.

principe il convenait de lui prêter. À la téléologie pour ainsi dire prospective inhérente à la vision hégélienne de l'histoire, conçue comme le déroulement significatif des manifestations de l'Esprit, l'érudition philologique superposa la téléologie rétrospective d'une antiquité envisagée du seul point de vue de la perfection mythique. L'histoire autrement dit trouvait sa réalité dans une double idéalité : idéalité d'une théorisation philosophique et théologique d'une part, idéalité d'une sorte de déréalisation temporelle du passé d'autre part. Le constat ironique de Nietzsche que le temps n'est pas donné a priori et que son époque se targue, à tort apparemment, de son sens historique reflète le paradoxe d'une époque travaillant en théorie et en pratique à la construction d'un équilibre, sans doute utopique, entre réalisme et idéalisme.

Pourquoi donc le XIX^e siècle n'existerait-il pas et, s'il existe, de quoi est-il fait, et quels éléments seraient susceptibles d'en troubler la perception ou la réalité ? L'inauguration d'un temps nouveau, solennisée par des pétitions de principe et la caution séculière de l'institution, fonde en quelque sorte par anticipation la réalité de l'histoire à venir. L'Allemagne qui à la fin du XVIII^e siècle choisit d'exister crée elle-même les conditions de sa réalité : autrement dit, elle est, avant même d'avoir existé. L'essence postulée est la seule réalité *en principe* admise ; l'existence une inférence, ou un effet induit. Alors que Hegel, ou après lui W. Dilthey, fait de l'histoire le cadre idéal et la condition idéale du sens parfait, Nietzsche y voit une idéologie⁵, c'est-à-dire un système mensonger par lequel l'individu, ou une nation tout entière, cherche à fuir les problèmes réels de son existence, en se réfugiant dans une contemplation irréaliste du passé et une représentation utopiste de l'avenir. Quand les uns veulent voir en l'histoire une réalité, les autres la dénoncent comme une chimère. Les discours théoriques relatifs à l'érudition philologique portent l'empreinte de cette contradiction, peut-être insoluble, entre le désir d'une pensée et l'exigence d'une pratique, la transcendance d'un idéal et la contingence d'une empirie.

Les lignes introductives de Salomon Reinach à son *Manuel de philologie classique* (1^{re} éd., 1880) font écho au postulat hégélien, formulé dans *L'encyclopédie des sciences philosophiques*, d'un accomplissement de l'esprit dans le temps.

La science humaine peut se proposer un triple objet : Dieu, la nature et l'homme. Le premier appartient à la théologie, le second à la physique, le troisième à la psychologie, dont la philologie n'est que la servante. La philologie embrasse l'étude de toutes les manifestations de l'esprit humain dans l'espace et dans le temps ; elle se distingue ainsi de la psychologie proprement dite

⁵ J.-F. Suter, *Philosophie et histoire chez Wilhelm Dilthey. Essai sur le problème de l'historicisme*. Basel 1960.

qui étudie l'esprit au moyen de la conscience, indépendamment de l'espace et du temps, dans son essence et non dans ses œuvres.

Toute recherche qui n'aboutit pas à la connaissance de Dieu, du monde ou de l'esprit, est une fatigue stérile et vaine. Si l'étude de l'antiquité et de l'histoire mérite de nous occuper, c'est qu'elle nous fait connaître à nous-mêmes. Dans les sciences philologiques, le critérium de l'utilité d'une connaissance n'est autre que sa valeur psychologique. L'esprit n'y doit chercher que l'esprit...

On a grand tort de dire que les grammairiens ne s'occupent que des *mots*, que les archéologues s'occupent des *choses*. Le grammairien et l'archéologue cherchent tous deux les *choses*, ou plutôt ils cherchent une même chose, l'ESPRIT, les uns dans les monuments de l'art ou de la vie politique du passé, les autres dans les mots, qui pour celui qui les dissèque offrent chacun, comme en raccourci, l'image de l'esprit humain⁶.

Dans les sciences philologiques, l'esprit ne chercherait que l'esprit, quelle que soit la forme du monument, littéraire ou archéologique, en lequel il s'incarne. On pourrait dire de même de l'histoire, telle notamment que la conçut la philosophie allemande : en elle l'esprit ne trouve que l'esprit. Histoire et philologie se rejoignent dans cette oscillation structurelle et commune entre réalisme et idéalisme. Et la philologie allemande se définit précisément par cet étrange mélange de réalisme spéculatif et de pensée pratique. Dans la notice nécrologique qu'il consacre, dans la *Revue archéologique*, à E. Renan (1893)⁷, S. Reinach écrit :

Philologue, il l'était dans le meilleur sens du terme, et philologue il restera jusqu'à la fin, avec cette passion pour les solutions précises dans les choses qui sont du domaine de la connaissance, égale en lui à l'aversion pour le dogmatisme en matière ontologique. Mais, dès 1857, avec ses *Etudes d'histoire religieuse*, il aborda un terrain où la philologie n'est plus qu'une auxiliaire, où elle devient, ce qui est sa mission la plus haute, la servante de l'histoire, *ancilla historiae*⁸.

La philologie, définie la recherche de solutions précises dans les choses qui sont du domaine de la connaissance, propose un contrepois empirique au dogmatisme philosophique. Elle est en quelque sorte ontologiquement pratique et essentiellement théorique. Elle vaut par et pour elle-même, et, secondairement, en tant que servante de l'histoire. Elle est, selon les usages, centrale ou instrumentale. Les théoriciens lui octroient la dignité d'une entéléchie ; les praticiens en expérimentent l'insaisissable diversité, telle que Renan la décrit dans les pages suivantes de *L'avenir de la science* (1890)⁹ :

⁶ Manuel de philologie classique, 2^e éd. Paris 1904, p. 1-3.

⁷ Revue archéologique. Renan. Paris 1893.

⁸ P. 4.

⁹ L'avenir de la science. Pensées de 1848. Paris 1890.

Les sciences historiques et leurs auxiliaires, les sciences philologiques, ont fait d'immenses conquêtes depuis que je les embrassai avec tant d'amour, il y a quarante ans. Mais on en voit le bout. Dans un siècle, l'humanité saura à peu près ce qu'elle peut savoir sur son passé ; et alors il sera temps de s'arrêter ; car le propre de ces études est, aussitôt qu'elles ont atteint leur perfection relative, de commencer à se démolir¹⁰.

Le siècle présent n'apparaît jamais qu'à travers un nuage de poussière soulevé par le tumulte de la vie réelle ; on a peine à distinguer dans ce tourbillon les formes belles et pures de l'idéal¹¹.

La philologie est, de toutes les branches de la connaissance humaine, celle dont il est le plus difficile de saisir le but et l'unité... Le grammairien, le linguiste, le lexicographe, le critique, le *littérateur* dans le sens spécial du mot, ont droit au titre de philologues, et nous saisissons en effet entre ces études diverses un rapport suffisant pour les appeler d'un nom commun...¹²

A une époque où l'on demande avant tout au savant de quoi il s'occupe, et à quel résultat il arrive, la philologie a dû trouver peu de faveur... Ce vague qui plane sur l'objet de ses études, cette nature *sporadique*, comme disent les Allemands, cette latitude presque indéfinie qui renferme sous le même nom des recherches si diverses, font croire volontiers qu'il n'est qu'un amateur, qui se promène dans la variété de ses travaux, et fait des explorations dans le passé, à peu près comme certaines espèces d'animaux fouisseurs creusent des mines souterraines, pour le plaisir d'en faire...

La philologie, en effet, semble au premier coup d'œil ne présenter qu'un ensemble d'études sans aucune unité scientifique. Tout ce qui sert à la restauration ou à l'illustration du passé a droit d'y trouver place...¹³

Le champ du philologue ne peut donc être plus défini que celui du philosophe, parce qu'en effet l'un et l'autre s'occupent non d'un objet distinct, mais de toutes choses à un point de vue spécial. Le vrai philologue doit être à la fois linguiste, historien, archéologue, artiste, philosophe... Ceux qui, comme Heyne et Wolf, ont borné le rôle du philologue à reproduire dans sa science, comme en une bibliothèque vivante, tous les traits du monde ancien, ne me semblent pas en avoir compris toute la portée. La philologie n'a point son but en elle-même : elle a sa valeur comme condition nécessaire de l'histoire de l'esprit humain et de l'étude du passé...

Bien des gens sont tentés de rire en voyant des esprits sérieux dépenser une prodigieuse activité pour expliquer des particularités grammaticales, recueillir des gloses, comparer les variantes de quelque ancien auteur, qui n'est souvent remarquable que par sa bizarrerie ou sa médiocrité. Tout cela faute d'avoir compris dans un sens assez large l'histoire de l'esprit humain et l'étude du passé¹⁴.

L'histoire, non pas curieuse mais théorique, de l'esprit humain, telle est la philosophie du XIX^e siècle. Or cette étude n'est possible que par l'étude immédiate des monuments, et ces monuments ne sont pas abordables sans les recherches spéciales du philologue¹⁵.

L'union de la philologie et de la philosophie, de l'érudition et de la pensée, devrait donc être le caractère du travail intellectuel de notre époque. C'est la philologie ou l'érudition qui fournira au penseur cette forêt de choses (*silva rerum ac sententiarum*, comme dit Cicéron), sans laquelle la philosophie ne sera jamais qu'une toile de Pénélope, qu'on devra recommencer sans cesse¹⁶.

... notre manière de concevoir la philologie est bien plus philosophique et plus féconde que

¹⁰ P. XIV.

¹¹ P. 79.

¹² P. 126-127.

¹³ P. 128.

¹⁴ P. 130-131.

¹⁵ P. 132.

¹⁶ P. 135.

celle de l'antiquité. La philologie n'est pas chez nous, comme dans l'école d'Alexandrie, une simple curiosité d'érudit ; c'est une science organisée, ayant un but sérieux et élevé ; c'est la *science des produits de l'esprit humain*. Je ne crains pas d'exagérer en disant que la philologie, inséparablement liée à la critique, est un des éléments les plus essentiels de l'esprit moderne...¹⁷ il [le philologue] comprend par son âme ce dont la lettre lui échappe : il s'enthousiasme pour un idéal qu'il ne peut encore que soupçonner. C'est que l'esprit philologique fait en lui sa première apparition¹⁸.

La philologie est la *science exacte* des choses de l'esprit. Elle est aux services de l'humanité ce que la physique et la chimie sont à la science philosophique des corps¹⁹.

La philologie est comprise dans le corps – récent – des sciences historiques, qui ont pour caractéristique d'unir, par la curiosité érudite, le siècle présent au temps passé, la vie réelle à la vie fossilisée. L'histoire est une science, et la science en elle s'enrichit de la profondeur diachronique de l'histoire. Pour l'exploration méthodique des produits de l'esprit humain l'histoire trouve une auxiliaire empirique dans la philologie. À la pensée théorique elle fournit des monuments à interpréter. La philologie est la condition nécessaire de l'histoire de l'esprit humain et de l'étude du passé ; elle est elle-même la science exacte des choses de l'esprit. Elle se fonde sur toutes les choses servant à la restauration et à l'illustration de l'antiquité. La réalité de cette dernière étant diverse et bigarrée, la philologie s'est elle-même constituée en science sporadique ; son unité tient dans la saisie organique de ses ramifications et de ses parties. Son but est d'avoir un bout et d'atteindre à une forme, intellectuelle ou épistémique, de perfection relative ; au-delà de cet accomplissement, sa raison d'être est nulle : la philologie a donc pour but de se détruire elle-même. En cela, elle est historique par méthode et anti-historique par le but poursuivi. Elle est un des éléments essentiels de l'esprit moderne.

Le sens de l'histoire dont se targue – en quelque sorte par pétition de principe – le siècle de Nietzsche et de Renan est la caution morale d'une époque mal assurée de ses fins et, pour cette raison paradoxale, soucieuse de ses moyens. L'idée de fonder le présent sur des bases historiques pour ainsi dire idéales se double d'une entreprise idéologique de mythification du passé. Le temps se trouve inscrit dans un mouvement dialectique d'enchantement et de désenchantement. L'antiquité reste idéalement aimable, mais la science la désacralise par une sorte d'objectivation profane. L'impératif historiographique arrache le passé classique à l'abstraction canonique de l'absolu temporel, en l'inscrivant dans le temps relatif de la chronologie. Le besoin – moral – de trouver un modèle et la nécessité – scientifique – d'en cerner les composantes,

¹⁷ P. 138.

¹⁸ P. 139.

¹⁹ P. 149.

qui au XIX^e siècle s'expriment avec une vigueur nouvelle, favorisent la saisie paradoxale de l'antiquité, constituée à la fois en objet fermé et offert comme matériau ouvert à une exploration diversifiée. La fin, dans la philologie, est au commencement et au terme. Son but est connu et postulé, à savoir, selon les mots d'A. Boeckh, de connaître du déjà connu, de le reconnaître pour se l'approprier. En proclamant la validité apodictique de l'histoire et de la philologie, le siècle en lequel Nietzsche se reconnaît si mal trahit sa contradiction essentielle : la croyance naïve en la possibilité d'un sens directionnel et le soupçon, moins ouvertement formulé, d'une impossibilité. U. von Wilamowitz, «Die Geltung des klassischen Altertums im Wandel der Zeiten (1921)»²⁰, suggère que la reconnaissance d'une antériorité canonique valide et invalide en même temps la foi en l'idée de progrès :

Wenn eine fremde, längst vergangene Kulturwelt als mehr oder minder kanonisch gilt, muß sich dagegen auch eine Opposition richten, um so lebhafter, je mehr Selbstgefühl die Gegenwart hat. Das hat auch das sogenannte klassische Altertum mehr als einmal erfahren²¹.

Überraschend schnell entdecken moderne Forscher so gewaltige neue Wahrheiten, daß uns die Überwindung des Alten, das Jahrhunderte gegolten hatte, zunächst in die Augen fällt²².

Le propre du siècle de Nietzsche est de mettre à nu les mécanismes du jeu temporel. Tandis que les uns, Hegel notamment, inaugurent le siècle par un programme théorique, d'autres prennent acte de ses contradictions pratiques. Charles Péguy, dans le *Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne* (1913)²³, conclut de cette contradiction interne que le temps est véreux.

... tout le temporel est véreux, mon pauvre ami, que l'historique, tout l'historique, défini comme historique, est véreux, que l'événement est véreux, que l'œuvre, cet événement, cette part(ie) intégrante de l'événement, est véreuse²⁴.

L'ordre historique est profondément injuste²⁵.

C'est le progrès, comme ils disent. Mais moi je sais qu'il y a un tout autre temps, que l'événement, que la réalité, que l'organique suit un tout autre temps, suit une durée, un rythme de durée, constitue une durée, réelle, est constituée par une durée, réelle, qu'il faut bien nommer la durée bergsonienne, puisque c'est lui qui a découvert ce nouveau monde, ce monde éternel²⁶.

Le Temps porte sa faux toujours sur la même épaule, dit l'histoire. Et en un certain sens il

²⁰ U. von Wilamowitz-Moellendorff, Kleine Schriften. VI. Philologiegeschichte. Pädagogik und Verschiedenes. Nachlese zu den Bänden I und II. Nachträge zur Bibliographie. Berlin 1972.

²¹ P. 145.

²² P. 148.

²³ Œuvres complètes de Charles Péguy 1873-1914. Œuvres posthumes. Clio. Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne. Paris 1917.

²⁴ P. 40.

²⁵ P. 45.

²⁶ P. 65.

moissonne toujours dans le même sens. Et en un certain sens le moissonneur ne se retourne point de moissonner²⁷.

En ce sens... rien n'est aussi contraire et aussi étranger que la mémoire à l'histoire ; et rien n'est aussi contraire et aussi étranger que l'histoire à la mémoire²⁸.

L'histoire est essentiellement longitudinale, la mémoire est essentiellement verticale. L'histoire consiste essentiellement à *passer au long* de l'événement...

La mémoire et l'histoire forment un angle droit.

L'histoire est parallèle à l'événement, la mémoire lui est centrale et axiale²⁹.

La philologie ouvre à l'intérieur de l'histoire la brèche de la mémoire. Ayant pour but de parvenir au bout et de clore elle-même l'objet de sa quête, elle unit la double perspective de la ligne et du cercle : elle enquête à l'intérieur d'un territoire prédéfini et trace toutes sortes de lignes entre ses différents points. Plutôt que de passer *au long* de l'événement, comme le dit Péguy, la philologie procède à un forage vertical et axial. L'histoire demande à la philologie de constituer le passé en mémoire. L'antériorité devenant causalité, le déplacement se fait du temporel à l'axiologique. Dans l'ordre de l'histoire, l'antiquité est une étape ; dans l'ordre de la mémoire, elle est une valeur et, en tant que telle, porteuse d'une vérité. D'une certaine manière, la philologie est contre-historique ; elle ne sert ni ne dessert l'histoire : elle poursuit, à travers et en elle, une œuvre d'une autre sorte. L'absence de contours clairs que Renan y décele en fait le lieu privilégié d'un débat aux enjeux autant philosophiques que scientifiques. Par l'attention emphatique que l'Allemagne lui prêta, la philologie apparaît, de la fin du XVIII^e au début du XX^e siècle, comme le révélateur d'une crise, celle du temps et de la mesure – adéquate ou inadéquate – que l'histoire en propose. La pensée de Nietzsche est le reflet le plus exact de cette mise en cause ; elle dénonce les faux-semblants d'un consensus de pur principe. Dans la polémique qui l'oppose, avec E. Rohde, à U. von Wilamowitz³⁰, la question de la temporalité apparaît comme l'enjeu principal de la problématisation de la science. Le pamphlet de Wilamowitz en réaction à *La naissance de la tragédie* s'intitule «Zukunftsphilologie !»³¹, la contre-réaction de Rohde «Afterphilologie»³².

²⁷ P. 119.

²⁸ P. 283.

²⁹ P. 285.

³⁰ Der Streit um Nietzsches «Geburt der Tragödie». Die Schriften von E. Rohde, R. Wagner, U. v. Wilamowitz-Moellendorff, zusammengestellt u. eingeleitet von K. Gründer. Hildesheim 1969. Voir les remarques d'E. Howald, Friedrich Nietzsche und die klassische Philologie. Gotha 1920.

³¹ «Zukunftsphilologie ! eine Erwiderung auf Friedrich Nietzsches... 'Geburt der Tragödie'. Berlin 1872» et «Zukunftsphilologie ! Zweites Stück. Eine Erwiderung auf die Rettungsversuche für Fr. Nietzsches 'Geburt der Tragödie', Berlin 1873», Der Streit um Nietzsches..., pp. 27-55 et 113-135.

Le XIX^e siècle existe-t-il ?, ou n'est-il que le prolongement affadi et délayé du siècle qui le précède («Giebt es denn ein 19. Jahrhundert ? Oder nicht vielmehr ein verdünntes verdummtes und schrecklich in die Länge gezogenes achtzehntes ?»³³). La philologie, que ses théoriciens prétendent fonder sur des bases neuves et scientifiques, cristallise la plupart des interrogations relatives à la modernité. Quel segment de la ligne du temps occupe-t-elle ? L'avant, l'après ou le maintenant ? Tous et aucun ; elle assume le surgissement du passé dans le présent, prend acte d'une plénitude achevée, qu'elle constitue en paradigme («Das klassische Alterthum, als Musterbegriff», écrit Nietzsche³⁴). Le critère historique est mis à l'épreuve de la réalité d'une philologie cherchant sa voie entre pratique et théorie. Que manque-t-il à la philologie pour être pleinement historique, que manque-t-il à l'histoire pour être philologique ? Ce qui leur manque, si c'est un manque, est sans doute ce qui les réalise le mieux. La philologie est toujours en défaut d'elle-même, quand l'histoire est en excédent de sens. Les deux, à partir de Hegel, n'existent que dans l'écart entre une perfection théorique et un certain déficit de réalité.

Le XIX^e siècle est le premier siècle conscient de l'achèvement d'un cycle temporel, la première époque à se heurter au problème de la possibilité du temps à venir. Depuis l'antiquité, la téléologie prend la forme de l'attente eschatologique d'un accomplissement. En prenant un tour plus laïque, la question de la finalité conditionne la perception même de la réalité ; l'obsession philologique du XIX^e siècle, notamment en Allemagne, manifeste une quête désespérée de réalité et le besoin de fixer ce qui échappe³⁵. Le parallèle entre la démarche allemande de la modernité et l'entreprise alexandrine de l'antiquité est évident. Dans les deux cas, le temps achevé est constitué en totalité close, celle de l'apogée de l'époque dite classique. En Allemagne, la philologie arrive après le classicisme de l'*Aufklärung*. De même que Socrate³⁶ vécut à la fin de l'époque classique, le socratisme moderne consiste, explique Nietzsche dans un fragment de 1869³⁷, à croire que tout est accompli («Der Sokratismus unsrer Zeit ist der Glaube an das Fertigsein : die Kunst ist fertig, die Aesthetik ist fer-

³² «Afterphilologie. Zur Beleuchtung des von dem Dr. phil. Ulrich von Wilamowitz-Möllendorff herausgegebenen Pamphlets : 'Zukunftsphilologie'. Sendschreiben eines Philologen an Richard Wagner, Leipzig, E. W. Fritsch, 1872», *Der Streit um Nietzsches...*, p. 65-111.

³³ P. 212.

³⁴ *Nachgelassene Fragmente*. Herbst 1869 bis Herbst 1872. Berlin-New York 1978, p. 247.

³⁵ G. E. McCarthy, *Dialectics and Decadence. Echoes of Antiquity in Marx and Nietzsche*. Lanham 1994.

³⁶ W. J. Dannhauser, *Nietzsche's View of Socrates*. Ithaca-London 1974, p. 37 : «Socrates and Nietzsche are both fighters against their time ; their decadence consists of being infected by the very diseases of the time they fight».

³⁷ *Nachgelassene Fragmente*. Herbst 1869 bis Herbst 1872. Berlin-New York 1978.

tig...»³⁸). L'obsession philologique est une manifestation de ce socratisme. La philologie se situe à la jonction du socratisme et de l'alexandrinisme. Elle exprime la désintégration d'un monde³⁹ et la nécessité intellectuelle autant que morale d'en fixer les traces. L'erreur de l'idéalisme est d'idéaliser l'histoire ancienne, l'erreur du réalisme d'en ignorer la portée métaphorique. La Grèce, dans tous les cas, est au centre de la cristallisation philologique. La valeur inaugurale de sa civilisation fournit à l'Allemagne moderne le modèle d'une entéléchie canonique.

Tandis que pour Nietzsche les idéaux sont toujours l'expression d'une société moribonde et décadente, pour Renan le tumulte de la vie réelle dissimule les formes pures de l'idéal. L'identité de la philologie réside dans la conciliation problématique de la réalité et de l'idéalité de l'héritage antique qu'elle a pour fonction d'assumer. La philologie est le reflet d'un temps qui se délite en introduisant une faille entre le signifié et le signifiant de l'événement. La reconquête volontariste et méthodique de l'antiquité survient au moment où le présent instable trouve une raison de durer dans l'appropriation du passé. L'idéologie philologique amarre le temps informe du présent dans une antériorité postulée parfaite. Elle manifeste à sa façon la possibilité d'une combinatoire dialectique entre dionysisme et apollinisme : au désordre de la vie réelle elle superpose l'idée d'un ordre axiomatique. De quel côté est la réalité ? Du côté de la vie tumultueuse et brouillonne que l'esprit peine à organiser ?, ou du côté de la construction mentale, *cosa mentale*, que la philologie donne de l'antiquité ? La philologie est historique, car ce dont elle connaît procède de l'histoire entendue comme temps humain accompli ; elle est anti-historique, parce que sa visée téléologique est rétrograde ; elle est anhistorique enfin, car la seule durée qu'elle propose est l'éternité. Le socratisme, comme l'alexandrinisme, procède du même alliage de rationalisme et d'irrationalisme que la philologie elle-même. Nietzsche la juge réductionniste par excès d'idéalisme. La vraie question, que le philosophe ne soulève jamais, semble être : quel lien la philologie propose-t-elle avec la réalité, quelle réalité médiane dessine-t-elle entre l'amas confus des traces et l'image purement mentale d'une entité idéale ? En cela, elle incarne le dilemme de la modernité : la confusion du sens et sa refondation arbitraire par le ralliement à des causes aléatoires ; le désenchantement du monde et la mythification des repères.

Plus encore que de l'objectivité du passé envisagé sous le regard de la science historique, c'est de l'objectalité de l'antiquité détachée de tout sujet

³⁸ P. 9.

³⁹ G. E. McCarthy, *Romancing Antiquity. German Critique of the Enlightenment from Weber to Habermas*. Lanham 1997.

qu'il est question avant tout. L'histoire est-elle ici constituante ou constituée ? Que *réalise* la philologie, qu'idéalise-t-elle ? A. Boeckh, dans un texte célèbre, dit qu'elle représente, c'est-à-dire présente à nouveau, le déjà réalisé. La réalité de la philologie est double et propose un redoublement de la réalité. Sa réalité théorique est infime, et tient à un idéal de pensée ; sa réalité pratique est vaste, et réside dans la matière des monuments, littéraires et archéologiques, légués par le passé. L'identité problématique de la philologie pose la question de la possibilité du savoir et de la nature de son contenu. De même que Nietzsche reprochait à Hegel son platonisme, il aurait pu reprocher à la philologie son panlogisme, qui la fait si apollinienne dans son souci d'unifier par le *logos* les fragments d'une identité éparse, celle de l'antiquité réduite à ses traces. De même que l'identité de la philologie peut être dite sporadique, c'est-à-dire éclatée, de même l'homme et le monde modernes se définissent par leur absence de centre et d'unité.

L'atomisme, lucrétien notamment, fournit à Nietzsche un système de pensée propre à rendre compte de la fragmentation de son temps. La décadence prend la forme de l'éclatement atomique, explique-t-il dans *Le cas Wagner* («Stil der decadence : jedes Mal Anarchie der Atome, Disgregation des Willens...»⁴⁰). Wagner en Allemagne, comme Platon et Socrate en Grèce, sont les symptômes de cette désintégration d'une époque malade («ich erkannte Sokrates und Plato als Verfalls-Symptome, als Werkzeuge der griechischen Auflösung, als pseudo-griechisch, als antigriechisch», écrit-il dans *Le crépuscule des idoles*⁴¹). La philologie allie l'effort de systématisation et l'impuissance devant une dispersion difficile à organiser. En elle, une pensée apollinienne tente d'agencer le désordre dionysien d'une matière chaotique⁴². Dans *Par delà le bien et le mal* (1886)⁴³, Nietzsche écrit :

⁴⁰ Der Fall Wagner. Götzen-Dämmerung. Nachgelassene Schriften (August 1888-Anfang Januar 1889) : Der Antichrist. Ecce Homo. Dionysos-Dithyramben. Nietzsche contra Wagner. Berlin 1969, p. 21.

⁴¹ Der Fall Wagner. Götzen-Dämmerung. Nachgelassene Schriften (August 1888-Anfang Januar 1889) : Der Antichrist. Ecce Homo. Dionysos-Dithyramben. Nietzsche contra Wagner. Berlin 1969, p. 62.

⁴² Unzeitgemässe Betrachtungen I-III (1872-1874). Berlin-New York 1972, p. 245 : «Der Mensch hingegen stemmt sich gegen die grosse und immer grössere Last des Vergangenen : diese drückt ihn nieder oder beugt ihn seitwärts, diese beschwert seinen Gang als eine unsichtbare und dunkle Bürde, welche er zum Scheine einmal verläugnen kann, und welche er im Umgange mit seines Gleichen gar zu gern verläugnet : um ihren Neid zu wecken» ; p. 329 : «Es gab Jahrhunderte, in denen die Griechen in einer ähnlichen Gefahr sich befanden, in der wir uns befinden, nämlich an der Ueberschwemmung durch das Fremde und Vergangne, an der 'Historie zu Grunde zu gehen'».

⁴³ Jenseits von Gut und Böse. Zur Genealogie der Moral (1886-1887). Berlin 1968.

Die Vergangenheit von jeder Form und Lebensweise, von Culturen, die früher hart neben einander, über einander lagen, strömt Dank jener Mischung in uns 'moderne Seelen' aus, unsre Instinkte laufen nunmehr überallhin zurück, wir selbst sind eine Art Chaos —...⁴⁴

L'homme moderne («moderne Seelen»), comme le passé dont il hérite, est une sorte de chaos, où l'éparpillement l'emporte sur la cohérence et l'unité. Nietzsche prend acte d'un présent sans présence préhensible, d'un passé sans représentation et d'un futur impossible à anticiper. Par son attachement contradictoire à l'idée de pérennité et à l'impératif épistémique d'une mise en perspective historique, la philologie entérine et invalide simultanément la notion de temps. L'entité historique dont elle a à connaître, à savoir l'antiquité, se trouve par elle soustraite à l'idée de temps et promue au rang de valeur ; l'axiologie se substitue à l'histoire. Bien qu'il dénonce l'idéalisme du finalisme hégélien, Nietzsche rejoint en définitive la conception platonicienne de la connaissance comme réminiscence, sans qu'il y ait pour autant contradiction.

La philologie met en forme la parole vivante d'une réalité inactuelle («unzeitgemäss»). En soustrayant le passé classique au temps et en lui conférant le statut de valeur, elle forge une vérité intemporelle, inscrite dans la possibilité sans direction de la réversibilité, ce que Nietzsche appelle l'éternel retour⁴⁵ («der Ewige-Wiederkunfts-Gedanke»⁴⁶, *Ecce homo*, 1888). La rationalité philologique joue de la réversibilité logique de l'induction et de la déduction. Son mode de raisonnement ignore la priorité de l'antécédence et la secondarité de la conséquence ; il ne se soucie pas de démêler l'apriori de l'aposteriori, la causalité de la temporalité. La logique philologique attribue au passé une valeur de cause ; elle déshistoricise et d'une certaine manière dérationnalise. Le temps dégradé à l'intérieur duquel elle se manifeste, celui que Nietzsche appelle la décadence, jette le trouble sur les repères de la pensée et du savoir («Die unbewußte Wirkung der décadence auf die Ideale der Wissenschaft», écrit le philosophe dans un fragment de 1888-1889⁴⁷). La philologie, comme la philosophie, n'est autre chose peut-être qu'un symptôme de cette dégénérescence («Philosophie als décadence», lit-on dans le même corpus de fragments⁴⁸). Elle représente, dans le domaine des connaissances organisées, la modernité entendue comme l'expression de la dualité («Modernität als Zweideutigkeit der Wer-

⁴⁴ P. 164.

⁴⁵ J. Delhomme, Nietzsche et Bergson. Deux temps 1992.

⁴⁶ Der Fall Wagner. Götzen-Dämmerung. Nachgelassene Schriften (August 1888-Anfang Januar 1889) : Der Antichrist. Ecce Homo. Dionysos-Dithyramben. Nietzsche contra Wagner. Berlin 1969, p. 333.

⁴⁷ Nachgelassene Fragmente Anfang 1888 bis Anfang Januar 1889. Berlin 1972, p. 30.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 80.

the»⁴⁹), c'est-à-dire l'insinuation de la distance entre le signifiant et le signifié, le malaise de l'inadéquation, la fragmentation de l'unité, le morcellement de la totalité. La philologie est la pensée – plus encore que la science – d'un monde éclaté trouvant dans la reconstruction du passé magnifié la dernière possibilité d'un sens. La prise en charge organique de l'antiquité projette hors du temps présent la réalité d'un accomplissement. L'idée que la plénitude est achevée, qu'elle est passée manifeste la perte de confiance dans le temps présent vécu comme une impossibilité.

Nietzsche eut la lucidité de sentir le monde se dérober. La philologie, dont il prédit qu'elle n'avait pas encore vraiment commencé, est partagée entre l'enfermement institutionnel dans une pratique sans pensée et l'évasion spéculative hors de la réalité scientifique à laquelle la *doxa* la cantonne. Comme l'antiquité, qu'elle a pour fonction d'étudier, la philologie est inséparablement classique et moderne. Pour la modernité dans laquelle elle s'épanouit, elle est elle-même l'héritage du passé classique qu'elle a pour charge d'étudier ; pour l'antiquité classique qui est son objet d'étude attiré, elle est une excroissance moderne. Philologie et antiquité s'inscrivent dans une relation de complémentarité, qui conduit jusqu'à la réversibilité sujet-objet. De la philologie et de l'antiquité, laquelle donc est l'objet, laquelle le sujet, laquelle est constituante, laquelle constituée ? En proclamant absolue et canonique une partie remarquable du passé, la philologie échappe à toute mesure temporelle ; elle participe du non-temps en tant que méthode et en tant que contenu. Elle est donc inactuelle, au sens nietzschéen. Elle n'achève rien, mais plutôt trace le territoire sans centre ni périphérie de la pensée entendue comme possibilité infinie.

Comme Johannes Climacus, le double de Kierkegaard, s'extasiant devant l'apprentissage de la langue grecque, la philologie découvre un nouveau rapport à l'espace et au temps. S. Kierkegaard, « Johannes Climacus ou De omnibus dubitandum est » (1842-1843)⁵⁰, raconte :

La grammaire grecque surtout lui plaisait. Et à tel point qu'il en oubliait de lire à haute voix l'œuvre d'Homère, comme il en avait l'habitude, pour mieux goûter le rythme du vers. Le professeur de grec expliquait la grammaire d'une manière quelque peu philosophique. Quand Johannes eut appris que l'accusatif, par exemple, signifie le prolongement dans le temps et dans l'espace, que le cas dépend non de la préposition, mais du rapport établi, tout s'élargit à ses yeux. La préposition disparut, l'étendue du temps et de l'espace apparut à l'intuition comme un symbole infiniment vide⁵¹.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 318.

⁵⁰ Œuvres complètes, II. Paris 1975.

⁵¹ P. 319.

La philologie ouvre à la philosophie, la grammaire à la pensée. Elle propose de remplir le tableau vide du présent avec l'image idéalisée du passé. Le secret de la modernité réside dans la création d'un territoire nouveau, entre histoire et éternité. Comme Nietzsche, Kierkegaard voit en Socrate⁵² le pivot d'une hésitation féconde entre acceptation et négation du temps. Dans «Le concept d'ironie constamment rapporté à Socrate» (1841), il écrit :

Je n'ai naturellement pas l'intention d'arracher Socrate à son contexte historique ; il s'agit, au contraire, de bien l'y voir ; je n'ai pas non plus l'intention de faire croire à un Socrate divin au point de perdre pied sur cette terre⁵³.

La philologie précisément est ironique au sens socratique ; elle met à distance son objet et se prend elle-même ironiquement pour objet. Elle arrange le passé, et en même temps le dérange. Ce dérangement ironique est celui de la recherche d'un équilibre entre le remous dionysiaque et sa sublimation apollinienne. Le romantisme⁵⁴ qui accompagne l'entrée dans le nouveau siècle de la philologie est à l'image du passé qu'il met au jour. Avec les monuments, plus ou moins significatifs, de l'antiquité la philologie compose un modèle classique, opposant au désordre romantique d'un monde bouleversé la fausse sérénité d'un repère idéal. «L'antique est un présent, le romantique un aoriste», écrit en mars 1836 Kierkegaard dans son *Journal* (1834-1846)⁵⁵. Le romantisme a l'imperfection du transitoire, le bouillonnement de l'inachevé, la trompeuse énergie de l'hystérie. L'antique a la perfection lisse du classicisme, la calme apparence de la stabilité. L'un est un aoriste, l'autre un présent⁵⁶. L'aoriste ne survient qu'une fois et ne vaut que dans l'instant de son avènement ; le présent est intemporel et atemporel ; l'aoriste est sans durée, le présent affirme la durée et l'annule en même temps. La philologie rend l'antiquité actuelle et inactuelle à la fois. Pour les philologues de profession, regrette Nietzsche dans la troisième partie («Schopenhauer als Erzieher») des *Considérations inactuelles* (1874), l'antiquité classique est réduite à un passé quelconque («Das klassische Alterthum ist zu einem beliebigen Alterthum geworden und wirkt nicht mehr klassisch und vorbildlich...»)⁵⁷ ; seul le philosophe peut prétendre à une vision juste de sa portée :

⁵² Kierkegaard und Great Traditions, ed. by N. Thulstrup-M. M. Thulstrup. Copenhagen 1981.

⁵³ Œuvres complètes, II. Paris 1975, «Le concept d'ironie constamment rapporté à Socrate» (1841), p. 181.

⁵⁴ Kierkegaard and Human Values, ed. by N. Thulstrup-M. Mikulova Thulstrup, Copenhagen 1980.

⁵⁵ Journal (extraits). 1834-1846, trad. du danois par K. Ferlov-J.J. Gateau. Paris 1963, p. 70.

⁵⁶ Kierkegaard's Classical Inspiration, ed. by N. Thulstrup-M. M. Thulstrup. Copenhagen 1985.

⁵⁷ Drittes Stück : Schopenhauer als Erzieher. Schloss-Chemnitz 1874, p. 420.

Die gelehrte Historie des Vergangnen war nie das Geschäft eines wahren Philosophen, weder in Indien, noch in Griechenland ; und ein Philosophieprofessor muss es sich, wenn er sich mit solcherlei Arbeit befasst, gefallen lassen, dass man von ihm, besten Falls, sagt ; er ist ein tüchtiger Philolog, Antiquar, Sprachkenner, Historiker : aber nie : er ist ein Philosoph⁵⁸.

L'étude érudite du passé («Historie») ne fut jamais l'affaire du vrai philosophe ; le professeur de philosophie doit admettre qu'on lui dise qu'il est un bon philologue, un linguiste et un historien, ce qui en définitive revient à l'honorer en tant que philosophe. Les grands auteurs du XIX^e siècle découvrent qu'il y a toujours un passé dans le présent et un présent dans le passé, que la pensée – que l'époque qui les précède crut d'une certaine manière pouvoir abstraire de la réalité – doit s'accommoder de l'imperfection du réel. La philologie, comme le suggèrent les remarques de Renan, propose une voie médiane entre essentialisme et matérialisme. En ressuscitant le passé comme présent, elle fait toute sa place à l'idée de récurrence et de devenir. Dans un monde instable, l'idée même d'essence est une illusion ; Nietzsche dans les fragments de 1884-1885⁵⁹ écrit :

In einer Welt des Werdens, in der Alles bedingt ist, kann die Annahme des Unbedingten, der Substanz, des Seins, eines Dinges usw. nur ein Irrthum sein⁶⁰.

La philologie ne tient pas l'antiquité pour une essence abstraite ; elle est plutôt la seule à la rendre à sa réalité vraie, proposant un équilibre juste entre matière et forme. L'ordre historique est profondément injuste, écrit Péguy dans le dialogue déjà cité ; c'est le progrès, mais il y a un tout autre temps, celui de la durée, qui ouvre sur le monde de l'éternité. Nietzsche anticipe et rejoint Bergson⁶¹ ; et tous deux rejoignent la philologie dans l'expérience intérieure de la durée et la subjectivation du temps. La philologie unit les fragments d'un réel morcelé : elle confère à l'antiquité une continuité – c'est-à-dire un continuum – objectale et temporelle. Autrement dit, elle organise et unifie le passé, objective et absorbe le donné. La prise en charge épistémique de l'antiquité comme une totalité signifiante éclaire l'un des ressorts fondamentaux de la modernité, à savoir l'intériorisation subjective de la totalité réalisée⁶², autrement dit l'absorption par le sujet de toute la réalité qui le précède. En cela précisément, et ce

⁵⁸ P. 412-413.

⁵⁹ Nachgelassene Fragmente Herbst 1884 bis Herbst 1885. Berlin 1974.

⁶⁰ P. 258.

⁶¹ Signalons au passage l'opuscule curieux de C. Cavarinos, *A Dialogue between Bergson, Aristotle and Philologos*. Cambridge (Mass.) 1949.

⁶² J. E. Grumley, *History and Totality. Radical Historicism from Hegel to Foucault*. London-New York 1989.

à chaque étape (alexandrine, renaissante, moderne) de sa floraison, la philologie est un des symptômes de la modernité. En elle antériorité et causalité se rejoignent à travers l'idée d'antécédence. La modernité est à l'opposé de l'amnésie ; elle établit avec le temps un lien sur-historique («überhistorisch», dit Nietzsche), qui consiste à le dépasser sans le nier. En tant que telle, la philologie procède de la même logique que l'art, la religion et la philosophie, tous trois étant définis par lui «überhistorisch».

D'abord philologique, puis antiphilologique, enfin aphilologique, la pensée de Nietzsche⁶³ est paradoxalement mimétique de la philologie dont elle dévoile les insuffisances et les incohérences. Sa définition la plus juste la fait inactuelle, existant à contre-temps, à contre-courant du temps, agissant sur le temps et dans l'intérêt d'un avenir hypothétique :

So viel muss ich mir aber selbst von Berufs wegen als classischer Philologe zugestehen dürfen : denn ich wüsste nicht, was die classische Philologie in unserer Zeit für einen Sinn hätte, wenn nicht den, in ihr unzeitgemäss – das heisst gegen die Zeit und dadurch auf die Zeit und hofentlich zu Gunsten einer kommenden Zeit – zu wirken⁶⁴.

Le point de vue sublime de la sur-histoire («überhistorisch») – et celui, régressif, de la non-histoire («unhistorisch») – sont les seuls contrepoids, voire contrepoisons, opposables à la maladie du XIX^e siècle, à savoir l'historicisme («Die historische Krankheit»⁶⁵, «wir, die Historisch-Kranken»⁶⁶), dénoncée dans les *Considérations inactuelles. Deuxième partie : sur les avantages et les inconvénients de l'histoire pour la vie* (1874)⁶⁷.

Mit dem Worte «das Unhistorische» bezeichne ich die Kunst und Kraft vergessen zu können und sich in einen begrenzten Horizont einzuschliessen ; «überhistorisch» nenne ich die Mächte, die den Blick von dem Werden ablenken, hin zu dem, was dem Dasein den Charakter des Ewigen und Gleichbedeutenden giebt, zu Kunst und Religion⁶⁸.

Das Unhistorische und das Ueberhistorische sind die natürlichen Gegenmittel gegen die Ueberwucherung des Lebens durch das Historische, gegen die historische Krankheit⁶⁹.

La philologie entendue comme une philosophie, telle que Nietzsche la con-

⁶³ H. Cancik, Nietzsche's Antike. Vorlesung. Stuttgart-Weimar 1995.

⁶⁴ Unzeitgemässe Betrachtungen. Zweites Stück : Vom Nutzen und Nachtheil der Historie für das Leben. Leipzig 1874, p. 243.

⁶⁵ Voir les développements de H. Cancik, op. cit.

⁶⁶ Unzeitgemässe Betrachtungen I-III (1872-1874). Berlin 1972, p. 327.

⁶⁷ Unzeitgemässe Betrachtungen. Zweites Stück : Vom Nutzen und Nachtheil der Historie für das Leben. Leipzig 1874.

⁶⁸ P. 326.

⁶⁹ P. 327.

çoit, offre le suprême viatique du détachement, libérant du souci de l'engagement dans le présent et de la participation active à sa propre survie.

Ueberhistorisch wäre ein solcher Standpunkt zu nennen, weil Einer, der auf ihm steht, gar keine Verführung mehr zum Weiterleben und zur Mitarbeit an der Geschichte verspüren könnte...⁷⁰

La modernité crée cette possibilité d'un surplomb, par la sublimation esthétique et éthique de l'accompli et l'ouverture vers une forme de négation positive de la temporalité. Elle se donne les moyens de sa propre élévation en atteignant à une forme inédite de classicisme. La philologie est le révélateur de cette fermentation philosophique qui trouve en elle son écho le plus original et le plus complexe. Le projet encyclopédique et universaliste que lui assignent les penseurs du XIX^e siècle est à l'image d'un historicisme prenant en charge aussi bien le temps présent que le temps écoulé, sur le mode positiviste d'une objectivation irréaliste. L'identité simultanément excessive et défaillante de la philologie est le reflet problématique de l'abus spéculatif pratiqué par une époque inquiète du débordement pléthorique de l'accompli et incapable d'imaginer, autrement que sous la forme d'une anticipation théorique, la réalité du temps auquel le présent peut donner forme. Le hiatus entre l'évidence de son dessein théorique et le caractère sporadique de son activité pratique manifeste exemplairement les trouées d'une époque présentant tous les degrés possibles de l'adéquation et de l'inadéquation entre la réalité et l'idée dans la représentation du monde, de soi et du passé.

⁷⁰ Unzeitgemässe Betrachtungen I-III (1872-1874), Berlin 1972, p. 250.